

www.e-rara.ch

Histoire critique et militaire des guerres de la révolution

Jomini, Antoine Henri de

A Paris, 1820-1824

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6991

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-27909>

Chapitre LXV. Situation de l'intérieur de l'Italie. - Formation des républiques, à Reggio, Modène, Bologne et Ferrare. - Négociations infructueuses des Français avec Venise. - Débats avec le pape. - ...

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE LXV.

Situation de l'intérieur de l'Italie. — Formation des républiques, à Reggio, Modène, Bologne et Ferrare. — Négociations infructueuses des Français avec Venise. — Débats avec le Pape. — Paix définitive avec Naples. — Mort du roi de Sardaigne. — Négociations de Poussielgue avec son successeur, et de Faypoult avec Gênes. — Les Anglais s'emparent de l'île d'Elbe, puis évacuent la Corse. — Efforts de l'Autriche pour sauver Wurmser. — Bataille d'Arcole.

LA Lombardie, conquise à Montenotte et à Lodi, venait de l'être une seconde fois d'une manière plus glorieuse à Lonato, Castiglione et Bassano ; mais, pour la conserver, il fallait y poser les bases d'une puissance nationale. L'honneur de parcourir des provinces les armes à la main ; cette stérile gloire de livrer des batailles pour le seul plaisir de les gagner ; cette manie des conquêtes, qui conduisit Bonaparte à sa perte, ne paraissait pas alors sa passion dominante : son ambition, à cette époque, semblait aspirer à un but plus noble et plus loua-

Projet des Français pour régénérer une partie de l'Italie.

ble. Arracher la belle Italie au joug monacal, et au système de féodalité qui l'avait divisée en vingt principautés, de mœurs, d'institutions et d'intérêts divers : les réunir en deux ou trois corps de nation, et leur rendre toutes les sources de prospérité et de grandeur ; telle fut, dit-on, sa première pensée.

Les principes de liberté et d'égalité civile, proclamés avec tant de solennité à la fin du 18^e siècle, sujet ou prétexte de cette malheureuse guerre, et dont la nation française se servait comme d'un levier pour ébranler les puissances liguées contre elle, avaient exagéré aux petits princes, aux grands propriétaires de droits féodaux et à leurs adhérens, les dangers d'une invasion des républicains. Cette crainte les jeta aveuglément dans le parti de l'Autriche : et s'il était naturel qu'ils s'attachassent à la cause d'un gouvernement dont les institutions protégeaient un état de choses qui flattait leur ambition ; il ne l'était pas moins que les Français cherchassent un contre-poids à leur influence, en intéressant à leur succès la classe nombreuse des savans, des négocians, des petits propriétaires, enfin de tous les hommes voués aux professions industrielles et mécaniques, par l'espoir de leur faire obtenir la jouissance des droits qu'ils convoitaient avec raison.

Les dispositions des habitans des villes favori-

saient autant l'exécution des vues de Bonaparte, que l'esprit des habitans des campagnes lui était alors contraire. Ces derniers, plongés dans la plus profonde ignorance, imbus des préjugés qui leur faisaient regarder avec respect le joug qu'appesantissaient sur eux les nobles et les prêtres, virent proclamer avec défiance l'abolition des dîmes et des droits féodaux. Mais, après la dispersion des premiers rassemblemens et la punition de leurs chefs, ils s'accoutumèrent bientôt à un ordre de choses qui leur promettait un meilleur avenir.

Ce fut dans la Lombardie qu'on chercha à semer les premiers germes de cet esprit national, sur lequel on fondait l'espoir de régénérer les Italiens de nos jours. Cette province, si célèbre par les discordes civiles qui la déchirèrent pendant deux siècles sous ses ducs; et qui depuis avait été successivement la proie des Français, des Espagnols et des Allemands; naguère encore sous la puissance de la maison d'Autriche, dont elle supportait impatiemment la domination, parce que son gouvernement heurtait les mœurs et le caractère de la nation italienne; cette province, dis-je, conçut l'espoir de recouvrer son indépendance sous la protection des armes républicaines. Bonaparte, comptant trouver assez d'énergie dans les Milanais pour entraîner par leur exemple les

Avantages
politiques
de créer une
nouvelle
puissance.

Premiers
germes de
révolution
en
Lombardie.

peuples voisins, n'hésita pas à fomenter cet esprit d'insurrection, en leur promettant son appui. C'en était assez : bientôt tous les pays situés sur les deux rives du Pô, partagèrent les vœux des démocrates Lombards.

Avantages
politiques
de créer une
nouvelle
puissance.

La création de nouveaux états en Italie était une idée heureuse, dont le but immédiat était de diminuer d'une manière sensible la masse de résistance qu'opposait l'Autriche dans cette guerre. En effet, on la privait des ressources qu'on ménageait aux Français, au milieu des chances incertaines de cette lutte. En jugeant l'opération sous un point de vue plus éloigné, dans la supposition qu'on parvint à faire reconnaître à la paix l'indépendance de ces républiques, la France devait gagner en puissance relative, ce qu'aurait perdu l'Autriche en force effective; car le besoin de leur propre conservation attachait toujours ces nouveaux états, à ceux dont les armes victorieuses protégeaient leur berceau.

Les tristes résultats des expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}, avaient fait passer en proverbe, que l'Italie était le tombeau des Français. S'il paraissait glorieux de prouver, qu'une armée bien commandée élève des trophées là où d'autres mal conduites ont trouvé leur tombeau, il ne l'était pas moins de montrer que les conquêtes les plus difficiles parviennent à se consolider quand elles ne froissent ni l'hon-

neur ni l'intérêt d'une nation. Bonaparte résolut donc de faire, en face de l'Europe, l'application de ces deux grandes vérités.

Les derniers événemens militaires venaient de lui prouver l'efficacité des moyens de rigueur et de conciliation qu'il avait su employer tour à tour : les succès de Wurmser, qui deux mois plus tôt eussent allumé la guerre civile en Italie, n'y causèrent qu'une légère agitation : les nouvelles absurdes répandues par les émissaires de l'Autriche, relevèrent les espérances de ses partisans, comprimèrent l'élan révolutionnaire de la multitude, mais n'eurent pas d'autres suites.

Il importait de donner à l'Italie régénérée un gouvernement fort, bien plus que des institutions trop démocratiques : mais Bonaparte obligé de le mettre en harmonie avec le régime en vigueur dans sa patrie, n'avait d'influence que sur le fond de la révolution à opérer, sans pouvoir s'immiscer dans les détails de l'administration, réservés aux commissaires du directoire. Cependant, on voit avec quel art il conduisit cette opération délicate : il glissa sur les réformes du clergé, ne voulant pas s'attirer pour ennemie la foule ignorante qui suivait aveuglément ses impulsions : en proclamant l'égalité des personnes, il n'exclut aucun noble des fonctions civiles ou administratives : et donna par là, à la noblesse, l'assurance de conserver par des charges et des dignités,

la considération et le respect dont elle était si jalouse. La révolution de l'Italie, dans laquelle on ne remarque pas de secousse violente, fut aussi sans réaction; et, malgré la vivacité naturelle des Italiens, elle fut exempte des horreurs qui souillèrent celle de France.

Révolution
de Reggio.

Le peuple de Reggio embrassa avec chaleur les nouvelles doctrines; et, comme on pouvait plus aisément proclamer son indépendance sans craindre d'alarmer l'Autriche, ce fut là qu'on plaça désormais le foyer de la propagande.

A l'entrée de l'armée en Italie, le duché de Modène était gouverné par Hercule III, prince faible, sans enfans, et indigne sous tous les rapports du nom qu'il portait. Comme il avait épousé une princesse de la maison impériale, à sa mort le duché devait passer à l'archiduc Ferdinand. Sa passion dominante était l'avarice : toutes ses vues tendaient à grossir un trésor dans lequel on comptait déjà une vingtaine de millions, indépendamment des capitaux considérables, placés dans des banques étrangères. Ces levées d'argent, dans un pays peu étendu, n'avaient eu lieu qu'au détriment du peuple : aussi, son administration était-elle généralement détestée.

Le duc s'enfuit, comme nous l'avons dit, à l'approche de l'armée française; laissant le timon des affaires à un conseil de régence, et emportant avec lui ses trésors, qu'il mettait au-dessus

de sa couronne et de l'amour de son peuple. Ses sujets avaient de justes motifs de mécontentement : ceux de Reggio en particulier, regardèrent et reçurent les Français comme des libérateurs. Après une fermentation de quelques semaines, fomentée selon toute apparence par quelques agens secrets de Salicetti et de Garreau, l'orage éclata le 26 août. Les habitans de Reggio prirent les armes, chassèrent les employés du duc de Modène, créèrent une municipalité, et se mirent sous la protection de l'armée française.

D'un autre côté, par l'armistice conclu avec le Pape, Sa Sainteté avait cédé les légations de Bologne et de Ferrare. Le général en chef avait confié le gouvernement de chacun de ces petits états à un conseil provisoire, qui devait chercher à leur donner une constitution sage, adaptée à leur situation et à leurs mœurs. Ces premiers actes d'une indépendance politique, avantageuse et honorable, avaient gagné presque tous les coeurs de la contrée. Aussitôt que l'événement de Reggio fut connu, des députés des légations vinrent féliciter cette ville, et lui offrir une alliance.

Sur ces entrefaites, la régence du duché de Modène, alarmée sans doute de ce mouvement, se mit en devoir de le comprimer, ou du moins de se défendre, et arma les remparts de la capi-

Ses relations
avec
Bologne.

Révolution
à Modène.

tale. Le général français ne désirait qu'un prétexte pour substituer à une administration ennemie, un conseil populaire qui lui gagnât insensiblement l'esprit des habitans, et les liât ainsi peu à peu à la cause française. Il dirigea donc des détachemens sur Modène; et, après avoir signifié la rupture d'un armistice dont on arguait la violation, ils y entrèrent le 9 octobre. La régence fut destituée, et remplacée au nom de la république française, par un comité de gouvernement, qui lui prêta serment de fidélité.

Réunion
de Bologne
et Ferrare.

Les germes d'une seconde puissance auxiliaire au centre de l'Italie, adroitement semés, ne pouvaient manquer de fructifier : Bologne et Ferrare se réunirent, et nommèrent un comité de gouvernement. Chacune de ces villes travailla d'abord à une régénération particulière, contraire sans doute à l'intérêt général, mais inévitable dans le début.

Le comité de gouvernement signala ses premières séances par la formation des gardes nationales : institution précieuse, qui donnait une force auxiliaire d'autant plus utile, que, sans agir, elle en imposait aux mécontents. Ainsi, des provinces dont le mauvais esprit eût exigé des garnisons françaises, allaient bientôt rendre toutes ces troupes disponibles, se soutenir par elles-mêmes, et renforcer peut-être l'armée active de quelques légions soldées.

La révolution marchait, en Lombardie, avec plus de lenteur. Les charges de la guerre étaient trop lourdes, pour ne pas nuire dans l'esprit d'un peuple intéressé : cependant la prise du château de Milan, et la déroute de cette armée que l'on s'attendait à chaque instant voir arriver triomphante, ayant consterné les ennemis de la France, le parti de l'indépendance grossit de jour en jour. L'opinion publique, travaillée par mille ressorts que les commissaires républicains mettaient adroitement en jeu, se prononça avec plus d'énergie : déjà, des adresses présentées à l'administration générale, sollicitaient de lever quelques corps de troupes soldées.

Cependant la prudence conseillait de ne rien presser dans l'organisation des provinces appartenant à la maison d'Autriche, avant de savoir s'il serait possible d'en obtenir la cession par le traité de paix. Le directoire et le général en chef affectèrent donc une grande modération, en n'autorisant que des institutions provisoires et la levée de légions de police, pour le maintien de la tranquillité intérieure : le colonel Lahoz, chargé d'organiser ces bataillons, les recruta particulièrement de prisonniers autrichiens qui, plus tard, formèrent le noyau des légions polonaises.

Ces mesures étaient d'autant plus prudentes,

Organisa-
tion des
légions
lombardes
et
polonaises.

État

politique
du reste
de l'Italie.

que les affaires du reste de l'Italie présentaient un aspect peu rassurant. Les négociations avec Naples traînaient en longueur : la politique du Piémont flottait incertaine : les environs de Gènes s'agitaient ; et le sénat, obsédé, dit-on, des réquisitions de Faypoult, ne restait pas étranger aux troubles des fiefs impériaux. Le Pape, revenu de sa terreur, ne songeait plus à la paix.

Venise, surtout, pouvait, en se déclarant contre les républicains, donner une tournure fâcheuse à la guerre. En foulant son territoire à Brescia et Vérone, le général Bonaparte n'avait fait qu'user de représailles, pour le passage livré aux Autrichiens à Peschiera. Toutefois, cette violation de la neutralité semblait devoir multiplier les embarras de l'armée victorieuse. Heureusement pour elle, que la république, qui jadis avait bravé l'empire ottoman et confondu la ligue de Cambrai, abatardie aujourd'hui par deux siècles de repos, n'était plus capable d'efforts vigoureux. Persuadée qu'elle échapperait à tous les dangers, en usant de la même faiblesse envers les deux partis, elle comptait détourner la guerre par des concessions successives à chacun d'eux. Son sénat, imbu de maximes surannées, ne sut faire ni la paix, ni la guerre, et mécontenta l'Autriche comme la France, par des demi-mesures qui répondaient peu à l'attente de

l'une et de l'autre. Bien que les patriciens ne dissimulassent point la haine qu'ils portaient à la France, et qu'ils redoutassent l'ascendant qu'elle prenait en Lombardie; ils ne voyaient pas l'éminence du péril auquel ils allaient être exposés, et ne comprenaient pas qu'une république démocratique de 30 millions d'hommes, ne pouvait s'allier à l'oligarchie repoussante du sénat vénitien, à moins d'exiger de celui-ci le sacrifice de son indépendance. Pourtant, il fallait s'allier à elle ou à l'Autriche, si l'on voulait intéresser l'une des deux à la conservation d'une puissance caduque.

Nous aurons occasion de nous étendre plus amplement sur ce sujet : il suffit d'indiquer actuellement que Bonaparte et le directoire, tremblant de réveiller le lion de St-Marc, cherchaient, par des propositions habilement motivées, à s'attacher la vieille république, dont le plus léger effort, dans la situation actuelle des affaires, était capable de faire pencher la balance du côté de leurs ennemis. En effet, qui répondait que le Doge actuel, jaloux d'imiter les Morosini, les Dandolo et les Alviane, ne se mit à la tête de 20 mille hommes; et n'aïdât puissamment les Impériaux à expulser d'Italie cette poignée de braves qui venait soulever tant d'intérêts divers? Cette simple résolution n'eût-elle pas décidé du sort de Mantoue;

Efforts des
Français
pour s'allier
avec Venise.

encouragé le roi de Naples, et ranimé celui de Sardaigne, dont le pays, foulé par une triple ligne d'étapes, était exaspéré au plus haut degré? Déterminer le sénat ombrageux à se jeter franchement dans les bras de la France, en lui peignant tour à tour les dangers dont le menaçaient, d'un côté la propagande, et de l'autre l'ambition de l'Autriche : l'endormir du moins par des promesses; prolonger sa léthargie par des protestations d'amitié, jusqu'à ce qu'on vit le moment de l'abattre par une révolution populaire; tels étaient les moyens les plus sûrs à adopter, et que Bonaparte mit effectivement en jeu pour arriver à ses fins.

Le résultat ne répondit point à ses premières espérances. En vain le ministre Lallement épuisa tous les argumens d'une politique prévoyante et rusée : ni la proposition d'une quadruple alliance avec la Porte, l'Espagne et Naples; ni la crainte des empiétemens de voisins redoutables, ou de la dépendance de l'Autriche et de l'Angleterre, ne purent ébranler l'impassible politique d'un corps déjà frappé d'atonie dans toutes ses parties constitutives. Confiant en sa propre faiblesse, il fallut toutes les instances de quelques hommes prépondérans, parmi lesquels on distinguait le grand procureur Pesaro, pour déterminer le sénat à ordonner la levée des milices esclavones, et l'armement d'une flotille pour la défense

des Lagunes : mesures de sûreté intérieure, dont nulle puissance n'avait droit de se plaindre, mais qui ne laissèrent pas de causer quelques inquiétudes à la France.

La coincidence de ces armemens avec le refus du Pape de signer la paix, et l'arrivée à Rome du marquis del Vasto, chargé par le roi de Naples de conclure une alliance offensive et défensive entre les deux états, fit présumer à Bonaparte qu'une ligue italienne lui tomberait incessamment sur les bras, si le directoire ne se hâtait d'en finir avec Naples. Il le pressa donc de lui accorder la paix à tout prix, pensant que c'était le seul moyen d'en imposer au reste de la Péninsule.

Bien que Pie VI protestât sans cesse de son amour pour la paix, il était trop enclin à partager la haine que les cardinaux et le secrétaire d'état vouaient aux maximes démocratiques, et trop ulcéré de la dureté des conditions qu'on lui imposait, pour ne pas traîner les négociations en longueur, dans l'espoir de trouver tôt ou tard l'occasion de les rompre avec éclat.

Débats
avec Rome.

Les premiers succès de Wurmser, et le déblocus momentané de Mantoue, avaient ranimé toutes les espérances du gouvernement pontifical : il compta même tellement sur ces succès passagers, qu'il chargea le prélat Lagreca de chercher à reprendre Ferrare; et réussit, sous

différens prétextes, à éluder les articles de l'armistice. On était convenu qu'il n'enverrait point d'ecclésiastique pour traiter définitivement de la paix : au mépris de cette clause, il avait envoyé à Paris les prélats Petrarchi et Vangelisti. Une pareille obstination étant de nature à détruire toute confiance, le gouvernement français crut de sa dignité de ne pas la souffrir, et ces deux agens reçurent l'ordre de quitter Paris dans les 24 heures. D'un autre côté, les nonces et les légats de la Marche d'Ancône et de la Romagne se conduisaient en ennemis déclarés de l'armée française. Enfin, le St.-Siège négociait une alliance plus étroite avec le cabinet de Vienne.

Le général en chef, instruit de ces dispositions malveillantes, se préparait à y mettre fin, lorsque les opérations des armées impériales le forcèrent à dissimuler son ressentiment, et à tourner toute son attention vers l'Adige.

Le Pape, après le renvoi de ses agens, chercha, il est vrai, à renouer des négociations à Florence. Le prélat Galeppi, le dominicain Soldati, et le chevalier d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, qui venait d'être médiateur de l'armistice si mal observé, se présentèrent aux commissaires Salicetti et Garreau ; mais il ne fut pas possible de s'entendre. Ceux-ci exigeaient que le Pape retirât et déclarât nuls les brefs et les mandemens publiés contre la France depuis la révo-

lution ; qu'il fermât ses ports aux Anglais ; qu'il fit réparation du meurtre de Basseville. Poussant même l'inflexibilité jusqu'au dernier degré, ils présentèrent aux plénipotentiaires du Pape, un traité en soixante-quatre articles ; déclarant qu'il fallait l'adopter ou le rejeter tel qu'il était, attendu qu'ils ne se trouvaient point autorisés à entrer en discussion. Cette méthode tout-à-fait insolite, même dans la diplomatie révolutionnaire de 1793, produisit un mauvais effet.

Galeppi retourna à Rome. Les conditions qu'il apportait parurent trop dures. Les succès des Autrichiens enivraient tous les esprits ; on crut à la prochaine délivrance de l'Italie. Le gouvernement pontifical ne rejeta pas seulement les propositions qui lui étaient soumises ; mais il passa subitement aux préparatifs hostiles. L'armistice fut regardé comme nul : l'argent destiné à payer les contributions rétrograda ; et l'on fit, dans les Etats ecclésiastiques, de nouveaux armemens.

Les neuvaines, les prières, les processions, les bulles, tout ce qui pouvait, en un mot, enflammer la haine d'une multitude ignorante et superstitieuse, fut mis en usage pour activer le recrutement de l'armée papale. Mais ces moyens, si puissans encore au 15^e siècle, avaient perdu toute leur magie : la foule se contenta de faire des vœux et des prières pour le succès d'une guerre aussi juste. Quelques princes, par la

crainte de perdre leurs privilèges, ne s'en tinrent pas là : le connétable Colonne leva un régiment d'infanterie : le prince Giustiniani en offrit un de cavalerie. Mais il n'y avait pas de quoi former une armée; à peine mit-on sur pied 8 mille hommes : on se flattait, à la vérité, que Naples en fournirait 30 mille.

Cependant le chevalier d'Azzara, interposant la médiation de l'Espagne, parvint à retarder l'explosion, et rendit, dans ces circonstances pénibles, des services éminens. L'envoyé de France Cacault, de son côté, contribua par sa contenance impassible à éviter une rupture ouverte qui, à cette époque, eût pu avoir les plus funestes résultats (1).

(1) Cacault écrivait à Bonaparte, de Rome, le 17 octobre 1796 :

« Il y a une chose désespérante ici pour la négociation. Le secrétaire d'état n'a que peu de crédit; en sorte qu'après l'avoir persuadé, on n'aurait encore rien gagné.

» La volonté du Pape, vieillard de 80 ans, dépend des intrigans qui l'environnent, et change suivant leurs intérêts. Ce sont les partis de Vienne, de Naples, et l'argent de l'Angleterre, qui ont l'ascendant à cette cour. De plus, le Pape n'oserait prendre un parti, sans assembler les cardinaux en congrégation. Ces hommes, la plupart étrangers à tous les intérêts de l'état, décident en corps, sans qu'aucun soit responsable de rien. Cette ancienne politique du Vatican, si célèbre autrefois, est tombée en enfance; et l'administration intérieure de l'état est également dans une confusion extrême.

» Il paraît à la cour de Naples et à celle de Rome, qu'un traité

Ces inquiétudes furent enfin heureusement dissipées, par le traité définitif signé le 10 octobre à Paris, entre la république française et la cour des Deux-Siciles. Les conditions en étaient bien douces, en comparaison de celles imposées au Pape et au Piémont. On peut attribuer sans doute cette modération, au grand éloignement du royaume de Naples, à la difficulté d'y porter la guerre, et surtout à l'urgence de se débarrasser d'un ennemi dont l'armée seule surpassait en nombre celle de Bonaparte. En cas de guerre, les Napolitains pouvaient soutenir Rome, se renforcer de ses troupes, s'avancer jusque sur le Pô, et mettre encore en problème la conquête de l'Italie. Mais si l'on parvenait à les lier, plus d'inquiétude à l'égard de la Lombardie; Rome restait abandonnée à ses propres forces, et rien n'entravait le cours ultérieur des opérations militaires.

Paix
définitive
avec Naples.

Le directoire, cédant enfin aux sollicitations

- » par lequel elles s'obligeront à admettre les Français avec des
- » privilèges, à ouvrir les prisons à leurs sujets détenus pour opi-
- » nions politiques, et à renoncer à la persécution de ce qu'on ap-
- » pelle les Jacobins, leur ferait perdre tous moyens d'autorité et
- » de sûreté.....
- » Le sombre esprit de la tyrannie est plus fort que les sentimens
- » du véritable intérêt. La peur que le despotisme a d'être méprisé,
- » est plus grande que celle que vos armées peuvent lui inspirer.... »

de Bonaparte, appuyées par Carnot, rabattit de ses prétentions pour faciliter le traité. Ses stipulations n'engagèrent donc la cour de Naples qu'à rester neutre; à rechercher les auteurs des délits commis en 1793; à promettre à la France un traité de commerce d'une réciprocité avantageuse; enfin, à reconnaître la république batave, et à renouer avec elle ses anciennes relations.

Affaires
de Piémont.

Si la paix définitive, conclue avec Ferdinand le 10 octobre, débarrassait d'un voisin doublement dangereux par sa puissance et sa situation géographique; d'un autre côté la mort du roi de Sardaigne, survenue au milieu de ce mois, pouvait amener un changement fâcheux dans la politique de la cour de Turin. Bien que le nouveau roi eût contribué à la décider à la paix, et qu'il eût accueilli favorablement les propositions faites en dernier lieu par Poussielgue; il y mettait pour condition qu'on lui cédât la Lombardie, et le directoire se refusait obstinément à tout arrangement de cette nature (1). Dès-lors, il devenait à craindre que ce prince, jaloux de signaler son

(1) Le motif allégué par le directoire était spécieux : il ne voulait point s'engager, disait-il, à une guerre interminable contre l'Autriche pour acquérir la Lombardie au roi de Sardaigne ; mais cet obstacle eût été facile à lever, et on eût aisément obtenu un secours de 12 mille Sardes, en promettant une indemnité équivalente, dans une autre partie de l'Italie non soumise à l'Empereur. A l'époque d'Arcole ce secours eût été indispensable.

avènement au trône, ne cherchât à relever le lustre de sa puissance par des acquisitions équivalentes à ce qu'il avait perdu dans cette guerre. Les refus de la France, ne lui laissant aucun espoir d'en obtenir des indemnités, il devait naturellement se rattacher à la coalition, dès qu'il entreverrait la possibilité de recouvrer les provinces cédées. Cette résolution paraissait d'autant moins improbable, que les puissances du second rang se rangent ordinairement du côté du plus fort.

Les premiers succès de l'armée avaient fait fermer le port de Gênes aux bâtimens anglais, en représailles des hostilités commises par eux en 1793 contre des navires français. Le sénat refusa même de reconnaître plus long-temps le comte de Girola envoyé de l'Empereur, sous prétexte qu'il avait excité les troubles des fiefs impériaux. Le peuple génois, qui entretenait de grandes relations commerciales avec la France, était bien disposé; et le sénat avait donné trop de preuves de modération pour qu'on ne dût pas en être satisfait. Mais ce n'était assez, ni pour l'ambition du directoire, ni pour le repos de Bonaparte; et on aurait voulu que la Ligurie fit décidément cause commune avec la France. La présence du ministre anglais Drake, les bruits qu'il répandait à dessein sur les derrières de l'armée, l'enlèvement de la frégate *la Modeste*, et autres affronts

Négocia-
tions avec
Gênes.

dont Gènes n'était point coupable, parurent à un vainqueur orgueilleux des griefs plausibles. Bonaparte, déjà habile dans l'art d'imposer à ses ennemis, et bien convaincu qu'il suffit parfois de prendre un ton impérieux pour se faire craindre, dépêcha, au moment où des embarras de toute espèce l'inquiétaient sur l'Adige, un aide-de-camp au Doge, avec une série de griefs dont il demandait réparation; menaçant, en cas de refus, de marcher sur Gènes. Mais le moment n'était guère propice : Faypoult lui démontra qu'un éclat intempestif gâterait tout : d'ailleurs, la nouvelle que le directoire traitait à Paris avec la république, détourna le coup; et, en attendant qu'on pût en porter un dernier à son indépendance, on la rançonna par de nouvelles demandes d'argent.

Le 9 octobre, un traité stipulant le paiement de 4 millions, la clôture du port aux Anglais, et accordant un libre passage aux troupes républicaines et aux convois destinés pour l'armée d'Italie, transforma Gènes en place d'armes française.

Troubles
dans les
fiefs.

Les paysans des fiefs impériaux, instigués selon les uns par les agens de Faypoult même; et selon d'autres par le comte de Girola, ne s'accommodèrent point de ce traité, et organisèrent un second soulèvement. Le fief de Ste.-Marguerite, situé avantageusement dans la vallée de la Scrivia, fut le foyer de la révolte. On y ras-

sembla les prisonniers de guerre échappés et les déserteurs, afin de les envoyer ensuite dans le Tyrol, en passant par Sestri-di-Levante. Là, était un dépôt d'armes et de munitions qu'on retirait en secret de Gênes. Wurmser, instruit de ces mouvemens, voulut qu'un officier fût chargé de leur direction; mais il fut encore prévenu dans cette occasion. Les Français envoyèrent des colonnes mobiles dans les fiefs, dissipèrent le rassemblement, prirent des ôtages, et s'emparèrent des armes. Au reste, à l'exception des Barbets, qui inquiétaient les passages de l'Apennin, tout le nord de l'Italie se trouvait assez tranquille; grâces à la présence de la petite armée de Kellermann.

La possession de la Corse devenait de jour en jour plus difficile et plus onéreuse aux Anglais. Non-seulement la déclaration de guerre de l'Espagne rendait scabreuse leur station dans la Méditerranée, et laissait cette colonie en butte aux efforts de deux puissances très-riches en troupes de débarquement : ils avaient encore à redouter les habitans, dont la majeure partie était restée sincèrement attachée à la France : les Paolistes mêmes, déçus par l'Angleterre, avaient déjà commis plusieurs actes hostiles contre le vice-roi.

Lord Elliot, convaincu depuis long-temps qu'il n'était pas de l'intérêt de la Grande-Bretagne de conserver, par la force des armes, une station

Les Anglais occupent Porto-Ferraio.

Les Anglais occupent Porto-Ferraio.

dont la population était si irritable, se préparait de longue main à évacuer l'île. En apprenant l'entrée des troupes françaises à Livourne et les apprêts faits à Toulon pour une expédition prochaine, il sentit l'urgence d'occuper Porto-Ferraio (1), station maritime, militaire et commerciale, qui réunissait pour l'Angleterre presque tous les avantages de la Corse, sans en avoir les inconvéniens. Dès le 10 juillet, il somma le commandant toscan : et celui-ci, en représailles de l'occupation de Livourne, lui permit d'occuper les forts conjointement avec les troupes du Grand-Duc.

Ils se préparèrent à évacuer la Corse.

Elliot ne tarda pas à s'en applaudir. Le mécontentement des Corses allait toujours croissant : la gloire que Bonaparte faisait rejaillir sur eux, et l'accueil que les patriotes de ce pays recevaient en France, contrastaient trop avec le traitement que leurs concitoyens éprouvaient des Anglais, pour ne pas accroître la haine qu'on leur

(1) Porto-Ferraio est le chef-lieu de la petite île d'Elbe, située à six lieues de Livourne, entre les côtes de Toscane et celles de Corse. C'est un port avantageusement situé, défendu par plusieurs forts. Bonaparte avait trop peu de forces, pour faire un détachement qui pût s'en emparer et s'y maintenir. Il eût compromis une partie de son armée pour un accessoire ; et la possession de l'île d'Elbe était assurée par la conquête de l'Italie. On était loin de penser alors, au rôle que ce point presque imperceptible du globe jouerait en 1814.

vouait, et exciter tous les habitans à secouer le joug. Le nombre des patriotes réfugiés à Marseille et à Livourne grossissait de jour en jour; et les intelligences qu'ils entretenaient avec les dissidens qui dans le principe s'étaient rangés sous les bannières de l'Angleterre, annonçaient que le moment d'éclater était venu. Un ordre d'évacuation de la part de l'amirauté au lord gouverneur, épargna une levée de boucliers.

Cependant, le général dont l'œil embrassait tout, était personnellement trop intéressé à seconder les dispositions de ses compatriotes pour ne pas les aider : il avait chargé le général Gentilli de faire en secret, à Livourne, les préparatifs d'une expédition. D'un autre côté, le gouvernement prescrivait à Toulon l'armement indispensable pour cette entreprise; et l'escadre espagnole de Langara, en sortant de Carthagène avec 25 vaisseaux, paraissait devoir en assurer le succès.

Le général
Gentilli doit
en prendre
possession.

Aussitôt que Gentilli eut vent des dispositions des Anglais pour la retraite, il fit embarquer le général Casalta avec un petit détachement de troupes de ligne et quelques réfugiés armés. Cet officier, bravant les croisières ennemies, luttant contre les élémens, parvint, malgré toutes les contrariétés, à descendre le 19 octobre en Corse. Dès le lendemain, il fut joint par un nombre assez considérable de patriotes, avec l'assistance

Efforts de
l'Armée

desquels il se porta aussitôt sur Bastia. Maître des hauteurs qui dominent la ville, et protégé par les habitans, il somma la garnison du fort. Les Anglais gagnèrent leurs vaisseaux; mais leur arrière-garde, où se trouvait le régiment émigré de Dillon, perdit quelques prisonniers. St.-Florent et Ajaccio furent bientôt après délivrés de leur présence; de sorte qu'en peu de jours l'île entière rentra sous l'obéissance de l'empire dont elle faisait partie.

Situation
des armées
sur l'Adige.

Ces révolutions politiques, ces armistices et ces expéditions intérieures, remplirent l'intervalle depuis le combat de St.-Georges jusqu'à la bataille d'Arcole. Le gros de l'armée française resta pendant ces deux mois autour de Mantoue, et en observation sur la Brenta et l'Adige. Des fièvres épidémiques avaient encombré les hôpitaux, et diminué considérablement le nombre des combattans : les renforts arrivaient trop lentement pour que Bonaparte fût en état de se porter en avant. Les Autrichiens, au contraire, faisaient de grands préparatifs pour tenter de nouveau le sort des armes.

Efforts de
l'Autriche.

Si le cabinet de Vienne avait senti l'urgence de faire passer des renforts à Wurmser après les batailles de Lonato et de Castiglione, les catastrophes de Roveredo, Bassano et St.-Georges, en lui découvrant toute la grandeur du péril, le convainquirent de la nécessité de s'y soustraire

par des efforts plus vigoureux. De tous les points des états héréditaires les recrues affluèrent vers l'Italie. D'un autre côté, les succès de l'archiduc Charles contre Jourdan, au commencement de septembre, permirent de détacher sur l'Adige la division du Vorarlberg : si bien qu'au moyen de ce renfort de vieilles troupes, et de plusieurs autres régimens tirés de l'intérieur, l'armée impériale fut en état de reprendre l'offensive vers la fin d'octobre.

Mais si la nation autrichienne, inépuisable en ressources de guerre, maintenait aisément l'équilibre du nombre entre les deux partis, la cour était fort embarrassée de rétablir l'égalité morale, et de trouver un adversaire à opposer à Bonaparte. La réputation acquise par Alvinzi dans les campagnes de 1794 et 1795, peut-être plus que son rang d'ancienneté, fit tomber le choix sur lui (1). Ce général, mûri par une longue expérience, n'étant pas plus initié que ses prédécesseurs dans les grands secrets de l'art de la guerre, ne pouvait opposer au génie qui commande la victoire, que la volonté de vaincre,

Alvinzi
prend le
commandement
en Italie.

(1) Alvinzi, né en 1735, en Transylvanie, était déjà capitaine de grenadiers à la bataille de Torgau, en 1760 : distingué par Lascy et Laudon, doué d'un grand courage, il y joignait la réputation d'un officier de mérite, et l'avait justifiée à la bataille de Charleroi.

avec la valeur nécessaire pour rendre la lutte sanglante et la chute honorable. Au milieu d'octobre, il réunit environ 45 mille hommes. On lui donna pour chef d'état-major le colonel Weyrother, qui avait rempli les mêmes fonctions près du maréchal Wurmser : officier instruit, mais trop engoué lui-même de fausses maximes pour le faire renoncer aux vieux errements.

Chances
du général
français.

La position de Bonaparte devenait de plus en plus difficile. Wurmser, en parvenant à se jeter dans Mantoue, avait changé le rôle de la garnison : c'était maintenant un corps d'armée qui pouvait reprendre l'offensive, et s'il n'était pas assez fort pour tenir seul la campagne contre l'armée française, rien ne l'empêchait de seconder les efforts d'Alvinzi pour le débloquent. A peine restait-il à Bonaparte, pour faire face à l'orage, 37 à 38 mille combattans, ainsi qu'on peut le voir par le tableau ci-joint.

Avec ces faibles moyens, il fallait bloquer une place de premier rang, établir un corps d'observation sur l'Adige, et surveiller les derrières. Le prestige des exploits de l'armée française, et la terreur qu'une suite non interrompue de victoires avait répandue, pouvaient produire momentanément ce triple résultat; mais cette force morale était subordonnée à la tournure des événemens, et le moindre revers l'eût détruite. Bonaparte devait donc succomber dans cette troi-

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, A L'ÉPOQUE DE LA BATAILLE D'ARCOLE, EN 1796.

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENS.	FORCE.	FORCE ET EMPLACEMENT PAR DIVISION.	OBSERVATIONS.
KILMAINE, ayant sous ses ordres: CHABOT, à la Favorite, et DALLEMAGNE, à Pradella.	SANDOS.	5 ^e de ligne	820	8,830 h., autour de Mantoue.	Plus, la 12 ^e légère, qui en fut détachée pour renforcer la division Augereau; et quelques autres détachemens envoyés à Vérone.
		11 ^e <i>idem</i>	720		
	LEBLEY.	69 ^e <i>idem</i>	1,150		
		Grenadiers de la 57 ^e .	35		
	BERTIN.	6 ^e de ligne	1,100		
		12 ^e <i>idem</i> . (1 bat.)	720		
		45 ^e <i>idem</i>	508		
		33 ^e <i>idem</i>	1,922		
		4 ^e légère	744		
		20 ^e dragons	156		
		Sapeurs et artillerie.	505		
AUGEREAU, à Vérone.	VERDIER. BON. LANNES. GUYEUX.	5 ^e légère. (2 bat.)	1,310	8,340 h., sur l'Adige.	Cette division fut renforcée, à l'époque de la bataille d'Arcole, par la 12 ^e , qu'on tira du corps de blocus. Le général Guyeux y vint de la division du Tyrol.
		12 ^e <i>idem</i> . <i>idem</i> . . .	1,200		
		4 ^e de ligne. (3 bat.)	2,100		
		40 ^e <i>idem</i> . 3. . . .	1,800		
		51 ^e <i>idem</i> . 3. . . .	1,930		
MASSÉNA, à Bassano.	MÉNARD. RAMPON. VIAL. PIGEON. LECLERC.	18 ^e légère	1,115	9,540 h., sur la Brenta.	Le général Robert passa à cette division, au moment de la bataille d'Arcole.
		18 ^e de ligne	1,415		
		32 ^e <i>idem</i>	1,820		
		75 ^e <i>idem</i>	1,530		
		14 ^e <i>idem</i>	1,750		
		11 ^e légère, 2 bat. . .	930		
		22 ^e chasseurs. . . .	286		
		7 ^e hussards.	260		
		5 ^e dragons	150		
15 ^e <i>idem</i>	184				
VAUBOIS, à Trente.	GUYEUX. FIORELLA. GARDANNE. CHABRAN.	17 ^e légère.	886	10,500 h., dans la vallée de l'Adige, de la Chiusa, à Trente.	Le général Guyeux vint de Rivoli à la division Augereau, au moment de la bataille d'Arcole.
		22 ^e <i>idem</i>	506		
		27 ^e <i>idem</i>	1,604		
		29 ^e <i>idem</i>	790		
		25 ^e de ligne	2,029		
		39 ^e <i>idem</i>	1,700		
		85 ^e <i>idem</i>	2,585		
		22 ^e chasseurs. . . .	141		
RÉSERVE d'infanterie. MACQUART, à Villa - Franca.	DUPUIS. GUILLAUME.	2 bat. de grenad.	2,750	2,750 h., aux environs de Villa-Franca.	
		2 <i>id.</i> de la 4 ^e légère. 2 <i>id.</i> de la 12 ^e delig. et autres détach.			
RÉSERVE de cavalerie. DUMAS, à Vérone.	BEAUREVOIR. BEAUMONT.	1 ^{er} hussards	1,600	1,600 h., aux environs de Vérone.	
		22 ^e <i>idem</i>			
		24 ^e <i>idem</i>			
		25 ^e <i>idem</i>			
		8 ^e dragons			
		18 ^e <i>idem</i>			
		20 ^e <i>idem</i>			
		1 ^{re} grosse cavalerie. 5 ^e <i>idem</i>			

RÉCAPITULATION.

Corps de blocus de Mantoue.	8,330
Armée active.	28,380
Réserve d'infanterie.	2,750
Réserve de cavalerie	1,600

TOTAL GÉNÉRAL. 41,060

sième période, s'il n'avait su allier la politique à la force.

Il sollicitait en vain des renforts; toutes les troupes de la république se trouvaient employées ailleurs. Celles de l'armée des côtes de l'Océan, disponibles un instant après la pacification de Scépeaux, étaient réservées actuellement pour une expédition maritime contre l'Irlande : le directoire n'en envoya en Italie qu'un faible détachement aux ordres du général Rey, et 4 à 5 mille de l'intérieur; encore, ces secours étaient si éloignés, qu'on devait craindre qu'ils n'arrivassent trop tard. Les généraux les retenaient d'ailleurs dans les départemens du midi, où ils ne voyaient qu'insurrections prêtes à éclater; particulièrement Willot à Marseille.

En attendant leur arrivée, le général français fit augmenter les défenses de Peschiera, de Legnago et de Pizzighetone, autant que le défaut de bras et d'argent le permettait. La division Serrurier, alors commandée par Kilmaine, bloquait Mantoue et retranchait St.-Georges : la division Augereau formait réserve à Vérone; celle de Masséna était sur la Brenta vers Bassano et Trévisé, vis-à-vis du corps principal d'Alvinzi; Vaubois gardait les débouchés du Tyrol sur le Lawis. (*Voyez planche XXIII.*)

Emplacement de ses forces.

Cette ligne, qui paraît au premier abord un peu dé cousue, n'en était pas moins sagement

établie. En effet, il ne s'agissait pas de couvrir, avec cette chaîne de postes isolés, un pays ouvert par des communications faciles, mais bien d'attendre que l'ennemi eût développé ses projets; car le point de ses efforts une fois déterminé, on avait le temps de donner une direction concentrique à toutes les forces disponibles. La position d'Angereau à Vérone indique assez la pensée de Bonaparte. C'était le vrai moyen de faire face à tout; car, si on avait rassemblé les troupes du côté de Roveredo, Alvinzi, en une seule marche par Vicence sur Vérone, eût opéré sans obstacle sa jonction avec Wurmser. Si, au contraire, l'armée française s'était concentrée aux environs de Vicence, la jonction des Autrichiens n'eût rencontré aucun obstacle par Rivoli (1).

Positions
des
Impériaux.

A la suite des journées désastreuses de Roveredo, le corps de Davidowich s'était retiré entre Neumarck et Botzen : Quasdanowich, après l'affaire de Bassano, avait regagné Gorizia, où Alvinzi prit le commandement; le corps du Frioul, qu'il conduisait en personne, fut divisé en deux colonnes, commandées par Quasdanowich et Provera. Il

(1) J'invite mes lecteurs à faire la différence d'une position d'avertissement, où les troupes ont ordre de ne point s'engager; et d'une position étendue, où elles devraient se défendre dans des postes fixes trop éloignés les uns des autres, pour se prêter un mutuel appui.

devenait s'avancer sur Bassano, y passer la Brenta et se diriger sur Vérone; tandis que le général Davidowich, avec l'aile droite, partant de Neumarck et de Botzen à trente lieues de là, repousserait les Français de Trente et de Roveredo, emporterait les positions retranchées de Rivoli, et se réunirait à Alvinzi sur le Bas-Adige, pour marcher de concert à Mantoue, où Wurmser se trouverait ainsi à la tête de 60 mille hommes.

On voit d'abord qu'on se donnait des peines infinies pour opérer la jonction de deux corps d'armée qu'il eût été très-facile de réunir avant de commencer les opérations. Mais ce n'est pas tout, l'exécution de ce plan fut fautive, aussi les deux corps furent-ils battus l'un après l'autre sur les bords de l'Adige.

Conformément au projet arrêté, le corps d'Alvinzi étant le plus éloigné se mit en mouvement le premier, franchit d'abord le Tagliamento, puis passa la Piave le 1^{er} et le 2 novembre. De là, il poursuivit sa marche le lendemain sur deux colonnes, chacune de 12 bataillons, et s'avança sur la Brenta le 4.

L'armée
impériale
s'avance sur
la Brenta.

Le général Provera, avec la gauche, se dirigeant sur Citadella, prit position à Fonteniva, et poussa la brigade Liptay au-delà de la Brenta sur Carmignano. Quasdanowich s'établit en avant et à gauche de Bassano : la communication entre ces deux colonnes devait être couverte par un

bataillon à Cordignano. La brigade Mitrouski se dirigea sur le château de la Scala, d'où elle poussa des partis sur Primolano, afin de s'assurer des débouchés de la vallée de la Brenta. Alvinzi séjourna dans ces positions, autant pour remettre ses troupes d'une marche pénible à travers les torrens débordés, que pour attendre des nouvelles de la colonne de Davidowich.

Bonaparte
concentre
ses forces à
Montebello.

A peine Bonaparte fut-il instruit des mouvemens de l'ennemi, qu'il prescrivit à Masséna de quitter la Brenta et Bassano, et de se replier le 3 à Vicence, et le 4 sur Montebello, où Augereau eut ordre de s'avancer à son soutien. Ainsi, le gros de l'armée française se trouva réuni par ce simple mouvement.

Il était de la plus haute importance d'étonner les Autrichiens par un coup d'éclat, afin d'arrêter leurs projets dès les premiers pas. Il paraît que l'intention de Bonaparte fut d'abord de laisser Vaubois, en position défensive devant Davidowich, et de se jeter avec le gros de son armée sur Alvinzi, de chercher à le battre pour revenir ensuite par les gorges de la Brenta se joindre à sa gauche, et accabler le corps du Tyrol. Mais les événemens prirent une tournure à laquelle il ne s'attendait guère, et le forcèrent à modifier ce plan.

La division
du Tyrol

En effet, en laissant à Vaubois le soin de contenir le corps de Davidowich, le général en chef

lui avait donné l'ordre de faire son possible pour empêcher cette colonne de joindre Alvinzi par les gorges de Val Sugana. Il lui avait prescrit d'attaquer les avant-postes ennemis au-delà de Trente, et de chercher principalement à les déloger des positions entre le Lawis et la Brenta, afin d'en imposer aux Autrichiens, et de les retenir sur la défensive. Si les forces avaient été en proportion, il eût convenu que Vaubois portât son effort principal par Segonzano contre l'extrême gauche de son adversaire; mais la crainte d'être accablé dans la vallée de l'Adige, et de compromettre ses propres communications, tant avec Roveredo et Rivoli, qu'avec les gorges de la Brenta, l'engagea à un parti mixte plus dangereux encore; il partagea sa division en deux colonnes, à peu près égales.

attaque les
Impériaux.

La brigade Guyeux attaqua l'ennemi le 2 novembre en avant de Lawis, emporta St.-Michel, lui fit 300 prisonniers, et brûla le pont qu'il avait sur l'Adige. Davidowich, voulant faire diversion à cette attaque, porta une colonne de Cembra sur Segonzano. La brigade Fiorella, poussée à sa rencontre, se dirigea sur le château de ce dernier village dans le fond de la vallée, laissant les Autrichiens maîtres des hauteurs de Bedole, dont elle aurait dû d'abord les débusquer. Pendant que la 85^e s'acharnait contre le château, le général Wukassowich descen-

Victorieuse
à Lawis,
elle est
battue à
Segonzano.

dit de Bedole et la culbuta dans un ravin, où elle éprouva une perte considérable. Sur ces entre-faites, Davidowich, parti de Neumarck avec le reste de ses troupes, s'étant réuni en face de Bedole à celles de son lieutenant, passa le ravin en avant de la Piazza, et s'étendit le 3 sur les hauteurs qui dominant Sevignano, de manière à déborder le général Vauboïs: celui-ci se vit forcé par cette manœuvre à se jeter dans la position de la Pietra et de Besseno, qui domine le défilé de Calliano.

Le général français attaque Alvinzi. Bonaparte n'en sentit que plus vivement la nécessité de se débarrasser d'Alvinzi; car en remportant une victoire complète sur lui, les petits succès de Davidowich loin de contrarier son projet, n'en rendaient la réussite que plus assurée, en l'engageant au-delà des débouchés de la Brenta, et facilitant ainsi les moyens d'arriver sur ses derrières.

En conséquence, l'armée française se mit en mouvement le 6 novembre. La division Masséna se dirigea sur Citadella, et celle d'Augereau sur Bassano. La première rencontrant l'avant-garde commandée par le général Liptay à Carmignano et Ospital, la pressa vivement. (Pl. XXIII.) Alvinzi, instruit de ce projet d'attaque, ordonna à Provera de marcher avec l'aile gauche par la rive droite de la Brenta sur Ospital, et recommanda à Quasdanowich de diriger une partie de l'aile

droite sur deux colonnes par Lenove et Marostica, afin de prendre en flanc et à revers les Français qui attaquaient Liptay. Mais à peine l'avant-garde de Quasdanowich entra à Lenove, qu'elle fut assaillie par la division Augereau, et repoussée de cet endroit; toutefois, ayant été renforcée par la brigade du comte de Hohenzollern, elle y pénétra de nouveau, mais sans pouvoir s'y maintenir. Après un vigoureux engagement, ce corps se retira sur le gros de la division dans la position qui s'étend depuis les montagnes de Sette-Comuni, par Marotisca, jusqu'à Punta, où il soutint plusieurs attaques jusqu'à l'entrée de la nuit. Quasdanowich se maintint à Bassano; mais Provera attaqué par toutes les forces de Masséna, fut rejeté sur la rive gauche de la Brenta, et coupa ses ponts.

Cette action fut meurtrière, sans être décisive. Alvinzi se trouvait momentanément repoussé; mais les pertes avaient été balancées, et l'effectif de l'armée française ne lui permettait pas d'acheter aussi cher des avantages de cette nature. D'un autre côté, la division Vaubois courait des risques sur l'Adige. Il convenait à Bonaparte de se rapprocher de cette division et de celle de Kilmaine, afin de reprendre tous les avantages de l'initiative, et de porter ses efforts alternativement où le besoin l'exigerait. En se repliant aux environs de Vérone, il concentrait

Nouvelles
disposi-
tions de
Bonaparte.

tous ses moyens, tandis que ceux de l'ennemi restaient divisés, non-seulement par les positions centrales que l'armée républicaine occuperait, mais encore par des montagnes impraticables et d'autres obstacles du terrain. De là, rien ne s'opposait à ce qu'il réunît pour un jour de bataille la majeure partie de l'armée, sans que l'ennemi pût en faire autant; et dans la situation des affaires, ce parti valait mieux que le premier, attendu que pour l'exécuter il eût fallu absolument être maître de Bassano et des débouchés de la vallée de la Brenta, préliminaires dont le combat de la veille n'avait que trop prouvé les difficultés.

Il se replie
sur Vérone
pour
concentrer
ses forces.

Bonaparte donna donc à son armée l'ordre de se rapprocher de Vérone. Alvinzi s'en prévalut pour s'attribuer la victoire; il est cependant facile de voir que les divisions Masséna et Augereau avaient gagné le champ de bataille à Lenove et Carmignano. Le plan qu'on s'était proposé ne fut pas exécuté, il est vrai, dans toutes ses parties; mais il y a loin d'un combat indécis à un revers.

En exécution des ordres de son général, l'armée française partit le 7 novembre, au point du jour, pour se replier sur Vicence et ensuite sur Vérone.

Davidowich
bat Vaubois
à Calliano.

Dans cet intervalle, Davidowich avait résolu de pousser ses succès contre le général Vaubois,

et de tenter de le déloger de la position de Calliano. Après un combat assez vif, il entra à Trente le 4 novembre, et fit jeter sur-le-champ un pont sur l'Adige : la brigade Ocskay descendit par la rive droite sur Nomi ; le général Wukassowich, avec un corps considérable, s'avança par la rive gauche jusqu'à la tête des défilés de Calliano ; Laudon manœuvrait sur la rive droite.

Vaubois avait tout disposé pour bien recevoir les Impériaux. Sa position était formidable : la gauche s'appuyait à l'Adige ; la droite à des montagnes inaccessibles aux chamois même ; un ruisseau encaissé en couvrait le front. Le 6 novembre, Davidowich chercha à se frayer un passage l'épée à la main, et attaqua les châteaux de la Pietra et de Besseno ; mais tous ses efforts furent inutiles. Les Autrichiens réitérèrent le lendemain leurs attaques avec plus d'acharnement encore : les brigades Reuss et Sporck renforcèrent le corps de Wukassowich ; tandis que le général Ocskay foudroyait de Nomi, sur la rive droite de l'Adige, les positions des Français. Mais la supériorité du nombre ne servait en rien à Davidowich dans une attaque de front contre une position resserrée où il ne pouvait mettre ses troupes en action : il serait bien plus tôt parvenu à ses fins en amusant Vaubois avec quelques bataillons, tandis qu'il eût cherché un passage avec le gros de ses forces pour le couper, en se por-

tant sur Roveredo par le val de Leno , Pedaglia et Maran , ou même en gagnant Torbole par le val de la Sarca.

Soit que les Autrichiens crussent impossible de trouver ce passage , soit qu'ils comptassent sur leur nombre , ils attaquèrent le château de Besseno , l'emportèrent à cinq heures du matin , et parvinrent également à se loger dans celui de la Pietra ; mais le bataillon qui défendait ce dernier , ayant été soutenu , les en chassa bientôt. Alors le combat fut des plus acharnés. Les attaques sur le Vogelberg et sur Calliano n'obtinrent pas plus de succès. Ces postes furent pris et repris plusieurs fois dans la journée. Au milieu d'efforts si violens , une terreur soudaine s'étant emparée des Français , ils s'enfuirent sur le pont dans le plus grand désordre , abandonnant le village aux Autrichiens. Cependant trois bataillons de troupes fraîches , qui arrivaient de Mori et de Roveredo , les en chassèrent , et s'y maintinrent jusqu'à la nuit , que Vaubois , de peur d'être tourné en prolongeant sa résistance , se détermina à abandonner ses positions.

Le lendemain 8 , Davidowich déboucha dans la plaine de Roveredo et campa en avant de cette ville. Vaubois , de son côté , se retira sur la rive droite de l'Adige dans la position retranchée de la Corona et de Rivoli.

Alvinzi

La fortune semblait sourire à Alvinzi , et aban-

donner les drapeaux français auxquels elle avait été jusqu'alors si fidèle. Aussitôt que ce général s'aperçut, le 7 novembre, que son adversaire venait de quitter les bords de la Brenta, il se mit en marche pour le suivre sur Vicence. Provera de son côté ayant rétabli le pont qu'il avait été forcé de couper, s'avança aussi sur Scalda-Ferro. Le 8, les Autrichiens entrèrent à Vicence, qu'ils trouvèrent évacué, et le lendemain, ils campèrent à Montebello. Ayant appris ici les succès de Davidowich, Alvinzi résolut de marcher le 11 à Villanova, et d'attendre que sa droite eût forcé la position de la Corona et de Rivoli, et se fût avancée sur Bussolengo ou Campara. Son intention était de passer alors l'Adige de vive force, pour se réunir à elle, et de marcher ensemble sur Mantoue. Il fit en conséquence des démonstrations contre plusieurs points à la fois; et appréciant sans doute l'importance de Vérone, il rassembla des échelles pour l'escalader.

Bonaparte, qui n'ignorait pas le danger de sa position, était déterminé à tenter un coup de vigueur pour en sortir. Il fallait déjouer le projet de son adversaire, ou perdre l'Italie; et dans ces circonstances, il valait peut-être autant la perdre par une défaite que par une retraite volontaire. D'ailleurs, l'ennemi en partant de bases aussi divergentes que le Tagliamento et le Lawis, le laissait maître de diriger à volonté ses mouve-

s'avance sur Villanova.

Le général français se décide à l'attaque.

mens contre l'une ou l'autre de ces lignes d'opérations. La situation topographique de Vérone exigeait qu'Alvinzi passât sur le corps de l'armée française pour opérer sa jonction, ou qu'il l'effectuât en arrière de sa ligne par les gorges de la Brenta. Dès qu'il ne prenait pas ce dernier parti, tout portait à croire qu'il ne frapperait que des coups successifs, à mesure que ses deux corps principaux arriveraient sur les bords de l'Adige.

Combat de
St.-Michel.

Aussitôt que le général français fut instruit de la marche de son adversaire sur Villanova, il fit sortir l'armée de Vérone (11 novembre à trois heures après midi), et la dirigea sur Caldiero. L'avant-garde d'Augereau repoussa les avant-postes ennemis de St.-Michel et de St.-Martin, et de part et d'autre on s'appréta au combat. Les Autrichiens avaient établi leur première ligne dans une position avantageuse : la gauche à Caldiero et à la chaussée; la droite sur la crête du mont Olivetto au village de Colognola, sur un amphithéâtre d'un accès difficile; leur corps de bataille, resté à Villanova, reçut ordre de se mettre en marche sur-le-champ, parce que le combat de St.-Michel témoignait assez que le projet des Français était d'attaquer le lendemain.

Combat de
Caldiero.

Le 12 novembre, les divisions Masséna et Augereau se mirent effectivement en mouvement :

la première fut chargée d'attaquer la droite des Impériaux; celle d'Augereau devait agir sur leur aile gauche. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Le général Augereau emporta d'abord le village de Caldiero, où il fit 200 prisonniers. Masséna, après avoir gagné le flanc droit des Autrichiens, par Illassi et Lavagna, était près de s'emparer de la hauteur qui flanquait leur ligne; mais la réserve arrivant sur ces entrefaites de Villanova, Alvinzi fit porter cinq bataillons aux ordres du général Schubirtz par Suave et Colognola contre la gauche de Masséna, et ordonna à Provera de marcher avec quatre bataillons contre la droite d'Augereau; tandis qu'on renforçait aussi le centre de la position par quatre autres bataillons.

La mise en action de forces si supérieures rendit vains tous les efforts des Français; pour surcroît de contrariétés, le temps était affreux, le froid, augmentant par degré, changea en grésil la pluie qui tombait à torrens depuis le matin, et qu'un vent de nord-est poussait avec violence contre la figure des soldats. Les troupes harassées de fatigue, luttèrent avec peine contre tous ces obstacles: la gauche de Masséna, prise à revers par la colonne de Schubirtz, fut forcée de céder en désordre le terrain qu'elle venait de gagner avec tant de peine. A la vérité, la 75^e demi-brigade, qui était restée en réserve jusque-

Les Français
sont
repoussés.

là, arrêta l'ennemi par sa bonne contenance, et protégea le ralliement des troupes dans leurs premières positions, où elles continuèrent à canonner; mais, à la fin de la journée, les républicains ne virent pas moins la nécessité de se retirer définitivement sous Vérone.

Dispositions d'Alvinzi pour enlever Vérone.

Le peu de succès de cette tentative devenait d'autant plus inquiétant, que Vaubois, repoussé à Rivoli, pouvait y être forcé; dans ce cas, plus d'espoir de rétablir les affaires. Certes, si le général autrichien eût passé l'Adige sur-le-champ, il eût sauvé Mantoue; mais il perdit les journées du 13 et du 14 en délibérations, et le plan auquel il s'arrêta après ces quarante-huit heures de réflexion, n'en fut pas mieux conçu: car il se proposait d'attaquer Vérone dans la nuit du 15 au 16 par 12 bataillons, tandis qu'avec 12 autres, il irait chercher un passage à Zevio; entreprise contraire à tous les bons principes, puisqu'elle lançait, sur la rive droite de l'Adige, au milieu de toute l'armée française, une faible partie des forces disponibles.

Extrême embarras de Bonaparte.

L'armée impériale s'avança le 14 dans cette vue jusqu'à Vérone; la brigade Mitrouski qui avait été détachée dans la vallée de la Brenta, eut ordre de revenir sur ses pas et de garnir le cours de l'Adige de concert avec celle du colonel Brigido. Un grand nombre d'échelles avait été préparé: tout annonçait l'approche d'un évé-

ment décisif; voyons comment Bonaparte se tira du danger.

Sa position était critique : après trois combats meurtriers, où ses combinaisons avaient été déjouées autant par les circonstances locales que par la supériorité du nombre (1), il allait voir arriver l'instant fatal de la réunion des trois corps ennemis. La possession de Vérone était le seul avantage qui lui restât, encore cet avantage se trouvait neutralisé par la position de Wurmser sous Mantoue, et par celle de Davidowich dans un pays difficile; circonstances qui eussent toujours contrarié les mouvemens stratégiques entrepris contre eux. D'ailleurs, les succès de ce dernier contre Vaubois allaient peut-être entraîner l'évacuation de cette ville, de l'occupation de laquelle dépendait le salut de l'armée française.

De tous les partis qui se présentaient, aucun ne paraissait propre à déjouer le projet des Autrichiens; puisqu'en se rabattant sur Davidowich, il était impossible d'empêcher Alvinzi de surprendre le passage de l'Adige entre Vérone et Legnago, et de parvenir à délivrer Mantoue (2).

(1) Les divisions Masséna, Augereau et Vaubois ne formaient pas plus de 28 à 29 mille combattans : Alvinzi en avait au moins 40 mille, en y comptant le corps du Tyrol.

(2) L'anxiété de Bonaparte, dans cette situation pénible, est assez démontrée par la lettre qu'il écrivait au directoire le 14 novembre :

« Aujourd'hui 24 brumaire, repos aux troupes; demain, selon

Projet hardi
pour se jeter
sur les com-
munications
d'Alvinzi.

Une seule résolution pouvait changer la face des affaires; Bonaparte la prit avec cette sagacité qui a caractérisé sa longue carrière. Sachant combien le blocus de Mantoue et la défense de

» les mouvemens de l'ennemi, nous agirons. Je désespère d'em-
» pêcher la levée du blocus de Mantoue, qui, dans huit jours était
» à nous. Si ce malheur arrive, nous serons bientôt derrière
» l'Adda, et plus loin s'il n'arrive pas de troupes.

» Les blessés sont l'élite de l'armée : tous nos officiers supé-
» rieurs, tous nos généraux d'élite sont hors de combat; tout ce
» qui m'arrive est si inepte, qu'ils n'ont pas la confiance du soldat.
» L'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée.
» Les héros de Lodi, de Millesimo, de Castiglione et de Bassano,
» sont morts pour leur patrie ou sont à l'hôpital; il ne reste plus
» aux corps que leur réputation et leur orgueil. Joubert, Lannes,
» Lanusse, Victor, Murat, Charlot, Dupuis, Rampon, Pigeon,
» Menard, Chabran, sont blessés; nous sommes abandonnés au
» fond de l'Italie. La présomption de mes forces nous était utile,
» et l'on publie à Paris, dans des discours officiels, que nous ne
» sommes que 30 mille hommes....

» J'ai perdu dans cette guerre peu de monde, mais tous des
» hommes d'élite qu'il est impossible de remplacer. Ce qui me reste
» de braves voient la mort infaillible, au milieu de chances si
» continuelles et avec des forces si inférieures. Peut-être l'heure
» du brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier, de....,
» est prête à sonner; alors! alors! que deviendront ces braves gens?
» Cette idée me rend circonspect; je n'ose plus affronter la mort,
» qui serait un sujet de découragement et de malheur pour l'objet
» de mes sollicitudes.

» Sous peu, nous essaierons un dernier effort; si la fortune
» nous sourit, Mantoue sera pris, et avec lui l'Italie. Renforcé par
» mon armée de siège, il n'est rien que je ne puisse tenter. Si j'a-
» vais reçu la 83^e, forte de 3,500 hommes, connus à l'armée;
» j'eusse répondu de tout! Peut-être, sous peu de jours, ne sera-
» ce pas assez de 40 mille hommes.... »

BONAPARTE.

Dispositif
sous d'Al-
vinzi pour
enlever
Verone.

Extrême
embarras de
Bonaparte.

Rivoli étaient faciles, il calcula qu'il pourrait, sans grand inconvénient, confier la défense de Vérone à 3 mille hommes, tirés de la division Vaubois ou du corps de blocus, tandis qu'il viendrait manœuvrer par le Bas-Adige sur les communications des Autrichiens. Il était aisé de dérober ce mouvement au général ennemi, au moins pendant vingt-quatre heures; celui-ci ignorant ensuite la quantité de troupes laissées dans la place, devait y regarder à deux fois avant de l'attaquer de vive force, et ce délai de quarante-huit heures suffisait pour exécuter l'opération méditée. Plein de cette idée, il repassa donc l'Adige dans la nuit du 14 au 15 novembre à Vérone, avec les divisions Augereau et Masséna, pour aller traverser cette rivière à Ronco, tomber par Villanova ou San-Bonifacio sur les derrières d'Alvinzi, et lui enlever ses parcs de munitions, ses dépôts de vivres, et sa seule communication.

Ce projet était audacieux à la vérité, mais pour sortir d'un pas difficile, il faut savoir risquer à propos. Il n'y avait pas à balancer; sans doute la réussite de ce plan était subordonnée à des chances douteuses; si Alvinzi avait eu le coup-d'œil et l'énergie de son adversaire, rien ne l'eût empêché de former ses divisions en masse, et d'enlever Vérone d'assaut pour se réunir avec Davidowich vers Polo ou Campagna; il était libre même d'éviter cet assaut en passant

l'Adige entre Ste.-Marie et Zevio pour se diriger sur Mantoue. Mais depuis un mois, Bonaparte avait démêlé son caractère; les événemens antérieurs venaient de lui prouver que brave, ferme et doué de toutes les autres qualités qui constituent un bon officier, son antagoniste n'entendait rien à la stratégie. Le général français supposa qu'Alvinzi ne verrait dans ce mouvement sur San-Bonifacio que ses communications menacées, et la nécessité de voler à leur défense. Enfin, c'était dans la conjoncture, l'opération qui offrait les chances les plus favorables aux républicains; la seule qui pût éviter à l'armée une retraite désastreuse jusqu'aux Alpes.

En exécution des mesures concertées, le général Vaubois dût envoyer Guyeux à l'armée, et détacher quelques bataillons à Vérone dont la garde fût confiée à Kilmaine et à 3 mille hommes; le reste des troupes de Vaubois se maintint encore dans l'excellente position de Corona. Les divisions Masséna et Augereau cheminèrent vers Ronco. Dès qu'elles commencèrent à y arriver, on jeta un pont sur l'Adige; Augereau passa le premier à la tête de ses troupes (1); et, après

(1) Les divisions avaient éprouvé quelques changemens dans leur formation.

Augereau commandait 2 bataillons de la 5^e légère; 2 de la 12^e; 3 de la 4^e de ligne; 3 de la 12^e *id.*; 3 de la 40^e; 3 de la 51^e. En tout 16 bataillons et 3 escadrons du 19^e de dragons.

Masséna avait 3 bataillons de la 11^e légère; 3 de la 18^e; 3 de la

avoir laissé la 12^e légère à la garde du pont, il se dirigea de suite vers Arcole. Ce village était défendu par un petit corps de flanqueurs Croates et Hongrois, chargé de surveiller le cours de la rivière sur ce point et à Albaredo.

Masséna, qui le suivit de près, jeta la 75^e de ligne dans le bois à droite du pont pour servir au besoin de réserve, et marcha contre Porcil.

La réserve de cavalerie, aux ordres du général Beaurevoir, formant à peu près 16 à 1700 chevaux, resta en bataille sur la rive droite de l'Adige, prête à passer lorsque le terrain et les circonstances le permettraient.

Pour bien juger cette action, il faut non-seulement étudier la nature du champ de bataille dont la planche 25 offre un tracé exact, il convient encore de porter des regards attentifs sur le terrain qui l'environne à six et sept lieues à la ronde. (*Pl. XXIII.*)

L'Alpon, ruisseau torrentueux dans la partie supérieure de son cours, comme presque tous ceux qui s'échappent des montagnes de Sette-

Topogra-
phie du
champ de
bataille.

14^e de ligne; 3 de la 18^e; 3 de la 32^e; 3 de la 75^e. En totalité 18 bataillons et 12 escadrons des 7^e de hussards, 10^e de chasseurs; 5^e et 15^e de dragons.

La réserve de cavalerie sous Beaurevoir était composée de détachemens des 1^{er} de hussards, 22^e, 24^e, 25^e de chasseurs; des 8^e, 18^e, 20^e de dragons; 1^{er} et 5^e de grosse cavalerie; mais ces corps étaient si faibles, qu'elle comptait à peine 1,700 chevaux.

Comuni, perd ensuite toute sa vélocité dans les plaines basses où il serpente et déverse ses eaux lorsqu'il est gonflé par les pluies. Vers son confluent dans l'Adige, entre Arcole et Albaredo, le terrain se trouvant plus bas que les deux rivières, il est impraticable, même en été; il n'y a d'espaces solides d'un développement un peu considérable qu'aux environs des villages et des fermes. Pour y arriver comme pour en déboucher, il faut suivre des digues pratiquées dans le marais; l'une d'elles mène de Ronco à droite sur Arcole, et de là à San Bonifacio; l'autre part de Ronco et passe à gauche par Porcil et Caldiero, où elle joint la grande route de Vérone à Vicence.

La digue qui conduit à Arcole est coupée par l'Alpon, que l'on traverse sur un pont de bois étroit et assez élevé, près duquel les Autrichiens crénelèrent quelques maisons. Ils n'avaient sur ce point qu'un détachement, mais il fut assez tôt renforcé pour soutenir une première attaque où les pelotons de la tête des divisions pouvaient seuls prendre part; ils avaient du canon, et l'issue du pont d'Arcole était barricadée (1). Ces précautions, qui paraissaient inutiles dans l'hypo-

(1) Il paraît que ce furent les brigades Mitrousky et Brigido, dont nous avons parlé plus haut, qui arrivèrent sur ce point fort à propos pour le défendre.

thèse d'une attaque sur Caldiero et Vérone, devinrent d'une importance majeure; car elles apportèrent les plus grands obstacles à l'exécution du plan de Bonaparte, et sauvèrent l'armée d'Alvinzi.

Il serait assez difficile de juger le motif qui déterminâ le premier à s'enfoncer dans un terrain semblable : bien des personnes ont prétendu, qu'inférieur en nombre, il cherchait ces difficultés comme un moyen de rétablir l'équilibre des forces, attendu que, dans un combat de chaussée, les têtes de colonnes seules sont engagées, et que la supériorité du nombre devient inutile. Ce raisonnement acquerrait quelque poids, si l'armée française sûre de prévenir l'ennemi à Villanova, eût été à même de rester sur la défensive. Dans tout autre supposition, et celle-là est bien gratuite, il est bien avéré que le mouvement de cette armée étant offensif, les marais de l'Alpon formaient des obstacles pour elle, et qu'il eût été beaucoup plus convenable d'aller jeter un pont à Albaredo, et de remonter par la rive gauche du ruisseau sur Arcole et San-Bonifacio. La crainte d'être obligé à un mouvement trop long qui laissât à Alvinzi le temps de forcer Vérone, un trop grand mépris des obstacles, ou peut-être aussi le défaut de connaissance du terrain, sont, avec plus de

Motifs qui déterminèrent le choix de ce terrain.

vraisemblance, les motifs de cette faute qui faillit devenir fatale.

Dispositions
d'Alvinzi.

Cependant Alvinzi attendait avec impatience, à son quartier-général de Gambione, l'arrivée de la nuit pour tenter l'escalade de Vérone, et n'attacha pas d'abord beaucoup d'importance à la canonnade qu'il entendit derrière lui; mais le rapport du brigadier Brigido, lui ayant fait connaître le danger dont il était menacé, le régiment de Spleny, campé aux environs de Porcil, fut envoyé sur-le-champ au-devant des Français sur Bionde et la Zerpa.

Jusques-là il n'y avait rien que de prudent; mais Alvinzi conçut bientôt sur ses flancs, et ses derrières, ces craintes exagérées qui déroutent toujours les généraux médiocres; et au lieu d'attaquer Vérone ou de passer l'Adige à Zevio, il s'arrêta comme on l'avait bien prévu, et changea ses dispositions en détachant à la hâte des renforts sur Arcole, et donnant ensuite à son armée l'ordre d'exécuter un changement de front en arrière. Une colonne de 6 bataillons, sous la conduite de Provéra, se dirigea sur Porcil; 14 bataillons, 22 escadrons, commandés par Mitrousky, durent se porter sur San-Bonifacio et Arcole; les parcs filèrent à Montebello.

Augereau est
repoussé
à Arcole.

Sur ces entrefaites, la division Augereau s'approchait d'Arcole, et celle de Masséna de Porcil,

comme nous l'avons dit plus haut. La tête de colonne de la première éprouva la plus vive résistance et ne put déboucher; les troupes impériales qui tenaient le village, y firent une résistance des plus opiniâtres. Il fallait pourtant forcer ce passage à quelque prix que ce fût; car il était déjà trop tard pour aller passer l'Adige à Albaredo. Le succès de la manœuvre dépendait d'un instant; les généraux, bien pénétrés de cette vérité, firent les plus grands efforts, et comme en pareil cas il n'y a pas de disposition qui tienne, chacun paya de sa personne; tous se précipitèrent à la tête de la colonne: la fortune trahit leur courage, et leur dévouement n'avança pas les affaires; l'ennemi continuait un feu meurtrier; les généraux Lasnes, Verdier, Bon et Verne furent mis hors de combat; Augereau se porta à la tête du pont; tout cela fut inutile: le feu était si violent que les pelotons de la tête se trouvaient écrasés avant d'arriver à portée.

Alors Bonaparte courut lui-même avec son état-major devant la colonne, encourageant les soldats, leur demandant s'ils n'étaient plus les mêmes qui avaient emporté le pont de Lodi. Cependant comme il s'était aperçu de l'impossibilité de déployer sur cette digue étroite, il avait déjà détaché Guyeux, vers Albaredo, avec l'ordre d'y passer l'Adige au bac, afin de tourner Arcole et de faciliter son attaque de front. La

Efforts de
Bonaparte.

présence du général en chef ayant rendu aux soldats tout leur enthousiasme, et le temps devenant de plus en plus précieux, il résolut de faire une troisième tentative sur ce malheureux pont. Mais tous ces délais avaient donné le temps aux Autrichiens de soutenir les troupes qui le défendaient : la colonne fut encore une fois arrêtée, malgré les efforts et l'exemple de Bonaparte même, qui mit pied à terre et marcha à la tête des grenadiers. Le général Lasnes déjà blessé, accourut à cette nouvelle attaque et y reçut un troisième coup de feu. Vignole fut également blessé, et Muiron, aide-de-camp du général en chef, tomba mort à ses côtés (1). La division fit un mouvement rétrograde : le cheval de Bonaparte entraîné par le désordre inséparable d'un tel événement sur une chaussée, fut jeté dans le marais. Les Autrichiens en poursuivant les troupes en retraite sur la digue, dépassèrent de plus de 50 pas le général en chef. S'ils avaient su qu'ils tenaient pour ainsi dire l'homme qui devait leur causer tant de mal, ils eussent sans doute redoublé d'efforts, pour s'emparer de sa personne. Mais les troupes françaises, voyant le danger de

(1) Bonaparte s'exposa si fort, que l'adjutant-général Belliard et quelques officiers d'état-major se placèrent devant lui pour le couvrir contre les tirailleurs ennemis, et firent ensuite filer quelques grenadiers pour remplir cet objet.

leur général, et encouragées par l'adjutant-général Belliard, firent volte-face, et repoussèrent l'ennemi avec vigueur. Cet effort fut le dernier; il fallut renoncer à forcer le passage du pont, et attendre le résultat de l'attaque de Guyeux.

Tandis que la droite des Français éprouvait une résistance aussi vive, et faisait de généreux efforts pour seconder les projets de son chef, la division Masséna plus heureuse, ayant assailli la colonne ennemie qui débouchait de Bionde, la culbuta au-delà de ce village, attaqua ensuite Porcil, avec la plus grande impétuosité, et parvint à l'en chasser également.

Masséna
s'empare
de Porcil.

Sur ces entrefaites, les Impériaux avaient continué leur mouvement, Mitrousky formait sa division en bataille entre San-Bonifacio et San-Stephano. Guyeux, de son côté, après avoir réussi à passer l'Adige près d'Albaredo, sous la protection de quelques pièces d'artillerie, repoussa les tirailleurs ennemis, et se dirigea sur Arcole pour l'attaquer vers la gauche, pendant que la colonne d'Augereau l'aborderait par le pont. Les troupes qui tenaient ce village, l'abandonnèrent un instant et se retirèrent sur le gros de l'armée.

Cependant, comme les Autrichiens faisaient mine de vouloir reprendre Arcole avec des forces considérables, il devenait dangereux de passer la nuit dans la position où l'on se trouvait. Enga-

Retraite des
Français.

gée sur des digues et avec l'Adige à dos, l'armée française avait à craindre à la moindre alerte d'être précipitée dans les marais, sans espoir de salut. Bonaparte résolut donc de la retirer sur la rive droite de l'Adige, et la forma autour de Ronco, en ne laissant que les 12^e et 75^e demi-brigades dans leur position d'observation sur la rive gauche pour la garde du pont. Le gros des Impériaux resta toujours, entre San-Stephano et San-Bonifacio. La division de Provéra, derrière un canal, entre Porcil et Caldiero : les avant-gardes réoccupèrent Porcil et Arcole.

Leur
embarras
redouble
dans cette
seconde
journée.

Quoique la résistance de l'ennemi et des obstacles inattendus vers Arcole, eussent déjoué le projet de Bonaparte, et empêché d'enlever ses parcs et de s'établir sur ses communications, on avait pourtant réussi à changer le théâtre des opérations, à sauver le point important de Vérone, et à retarder la jonction des colonnes d'Alvinzi et de Davidowich. Mais ces demi-succès ne pouvaient satisfaire le général français : il était bien résolu de ne pas s'en tenir là, et toutes les dispositions furent faites pour livrer bataille le lendemain. La situation était plus embarrassante que le premier jour : il ne suffisait plus de prévenir Alvinzi à Villanova ; et le mouvement étant démasqué on ne devait compter que sur la force des armes pour en assurer le succès. On a cru que Bonaparte com-

mit une faute moins excusable que la première, en ne faisant pas descendre son pont vers Albarredo, ou même en ne le levant pas tout à fait pour aller en une marche de nuit franchir l'Adige à Legnago. Il semble même qu'il aurait pu dès le 15 s'assurer les moyens de jeter de nuit un pont de chevalets sur l'Alpon, dont le lit est étroit; car on n'aurait eu alors que ce petit bras à franchir, et l'on se serait épargné le grand mouvement par Legnago. Bien que ces reproches paraissent fondés, nous nous abstiendrons de prononcer, attendu que nous ignorons absolument toutes les circonstances qui ont déterminé la conduite du général en chef.

Bonaparte persista donc à marcher de rechef sur Arcole et Porcil. Dans un terrain différent, il eût été convenable de porter l'effort principal sur San-Bonifacio et Villanova contre la droite des Autrichiens, afin de les couper de Montebello de leurs communications avec Davidowich et de la route de Vicence. Mais, pour exécuter ce mouvement, il aurait fallu remonter entre l'Alpon et des marais impraticables, par une digue non moins étroite que celle d'Arcole, en laissant le flanc droit et le pont de Ronco totalement à découvert; or, si dans une semblable situation les Autrichiens avaient marché d'Arcole ou de Porcil contre le pont pour le détruire, et que l'armée française n'eût pas réussi à déboucher sur

Ils attaquent
de rechef
Arcole et
Porcil.

San-Bonifacio , elle eût été perdue. Un résultat moins brillant , mais plus certain , s'offrait en portant les efforts contre la gauche des Impériaux , et l'on prit ce parti.

Le 16 novembre , au point du jour , les divisions repassèrent l'Adige ; à peine eurent-elles débouché qu'elles rencontrèrent l'armée autrichienne , en marche de Porcil et d'Arcole , pour attaquer le pont de Ronco. La cavalerie d'Alvinzi s'avancait en même temps sur Arcole , une brigade se portait vers Albaredo pour garder ce passage. La division Masséna attaqua sur-le-champ la colonne de Provéra , la rejeta dans Porcil , lui fit 7 à 800 prisonniers et lui prit 6 pièces de canon et 3 drapeaux. Le général Robert avec la 75^e culbuta les Autrichiens à la baïonnette sur la chaussée du centre. De son côté , Augereau repoussa aussi leur avant-garde sur Arcole ; mais ici se renouvela la scène de la veille ; la majorité des forces d'Alvinzi soutenait alors ce village d'un abord si difficile , et il n'était pas probable qu'on l'emporterait de front.

Tentatives
infructueuses pour
franchir
l'Alpon.

Bonaparte sentit que le seul moyen de réussir était de passer l'Alpon vers son embouchure ; il se porta lui-même sur ce point pour y ordonner la construction d'un pont de fascines ; il espérait tourner ensuite la gauche de l'ennemi , que la garnison de Legnago inquiéterait , en remontant l'Adige. Toutes les tentatives pour établir ce pont

furent infructueuses ; et l'adjutant-général Vial , chargé de longer l'Adige avec une demi-brigade pour chercher un passage , n'ayant pu en trouver quoiqu'il se fût jeté à l'eau jusqu'au col , il fallut se décider à attendre qu'on construisit un pont de chevalets. Le feu de l'ennemi était vif , plusieurs officiers d'état-major périrent ; entre autres Elliot , aide-de-camp du général en chef.

Dans cet intervalle , Augereau renouvelait ses efforts sur Arcole. Alvinzi , voulant enfin se débarrasser des attaques réitérées et meurtrières dont son avant-garde et sa gauche souffraient dans ce village , ordonna à son centre placé à San-Bonifacio , de passer en partie sur la rive droite de l'Alpon , et de marcher par les digues qui longent le cours de ce ruisseau ; ce mouvement aurait eu des suites fâcheuses si Bonaparte ne l'avait prévenu en faisant avancer une compagnie et quatre pièces d'artillerie légère dont le feu arrêta tout court les têtes de colonnes ennemies.

Alvinzi
prend
l'offensive.

Les ombres de la nuit commençant à s'étendre , sans que les affaires fussent plus avancées que la veille , le général français jugea prudent de reprendre les positions de la nuit précédente à la rive droite de l'Adige , et laissa la 12^e demi-brigade à la garde de la tête du pont. Les Autrichiens de leur côté revinrent derrière Arcole.

Retraite des
Français.

Cependant Bonaparte convaincu désormais

Dispositions

pour la
troisième
journée.

que le succès de l'affaire dépendait du passage de l'Alpon vers son confluent, hâta dans la nuit toutes les dispositions pour y jeter un pont. Cette résolution qui procura la victoire, prouve assez qu'il eut tort de ne pas la prendre dès la fin de la première journée.

Le 17 novembre, au point du jour, commença le troisième acte de cette terrible lutte. L'armée française s'ébranlait pour passer l'Adige, lorsqu'un des bateaux du pont s'enfonça. Cet accident, pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que dans le même instant les Autrichiens s'avancèrent pour attaquer la brigade chargée de la garde du pont; mais l'artillerie, placée sur la rive droite, fit un si grand effet, en les prenant d'écharpe, qu'elle les arrêta. Cette canonade donna le loisir de raccommoder le pont. Aussitôt qu'il fut en état, les divisions passèrent le ruisseau, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent jusqu'à Porcil et Arcole. Masséna suivit à gauche avec la 18^e de ligne sur Porcil; mais comme l'effort principal devait avoir lieu par la droite au confluent de l'Alpon, une partie de sa division demeura en intermédiaire. La 32^e demi-brigade fut embusquée dans le bois à la droite de la digue. La 18^e légère se mit en bataille près du pont que la 12^e de ligne devait toujours défendre. Robert, avec la 75^e, fut placé au centre devant Arcole. La division Augereau se disposait

à passer l'Alpon à son confluent et à se lier avec les deux bataillons de la garnison de Porto-Leognago, qui commençaient à paraître sur la rive gauche pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi; elle devait être soutenue dans ce mouvement par toute la cavalerie de Beaurevoir.

Robert suivit vivement les Impériaux jusqu'à Arcole; mais là, le gros de leurs forces le ramena plus vite, de sorte qu'il fut contraint de se réfugier derrière la division Augereau; quelques pelotons s'étant repliés sur le pont, les Autrichiens s'avançaient déjà sur l'Adige à leur poursuite, et les eussent sans doute enlevés, si Bonaparte qui avait disposé en intermédiaire, comme nous l'avons dit, une partie de la division Masséna, n'avait paré à cet accident. Au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, ils se voient assaillis de toutes parts. La 18^e légère marche à leur rencontre et les aborde de front sur la digue, la 18^e de ligne, revenant sur ses pas du côté de Porcil, les attaque en queue, et la 32^e, embusquée dans un taillis, tombe à l'improviste sur leur flanc et les jette dans le marais. La déroute de ce corps fut totale, comme elle devait l'être dans une situation pareille; on lui fit 2 ou 3 mille prisonniers.

Tandis que par ces dispositions Bonaparte assurait sa gauche, son centre et ses ponts de l'Adige, contre toutes les tentatives de l'ennemi;

Les
Autrichiens
repoussent
le centre
jusque sur
les ponts.

Ils sont
entourés
et accablés.

Augereau
passe enfin
l'Alpon.

sa droite renforcée jetait enfin son petit pont sur le ruisseau, et le passait; le combat s'engagea bientôt avec vivacité sur ce point où les Autrichiens avaient eu le temps de faire filer des renforts. Leur flanc gauche était couvert par un marais : la faiblesse des troupes disponibles ne permettait pas de le tourner, sans tenter un mouvement décousu, d'autant plus dangereux que le corps qui l'eût exécuté aurait cheminé entre ce marais même et l'Adige. Dans cet état des localités, Bonaparte se rappelant que le simulacre d'une attaque sur le flanc d'une troupe qui n'y est pas préparée, l'ébranle presque toujours, ordonna au lieutenant Hercule de descendre l'Adige avec 25 de ses guides, pour tomber avec impétuosité sur l'ennemi en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes. Ce stratagème réussit complètement; il causa un moment d'hésitation dans l'infanterie autrichienne. Le général Augereau en profita pour l'attaquer, et parvint à la faire ployer; elle se défendit néanmoins avec vigueur, et se retirait en bon ordre lorsque la garnison de Porto-Legnago débouchant sur San-Gregorio, menaça de la déborder et de la prendre à revers, ce qui lui fit accélérer sa retraite.

Masséna
tire à sa
gauche.

Dans ces entrefaites, Masséna avait reporté une de ses brigades, soutenue de plusieurs escadrons, sur Porcil, pour en chasser l'ennemi et

couvrir les communications des ponts , pendant qu'il se dirigeait avec le reste de ses troupes vers Arcole , afin de se lier à l'armée. Dès que le mouvement de retraite des Autrichiens fut prononcé , il déboucha de ce village , les poursuivit dans la direction de San-Bonifacio , et se lia ensuite par sa droite avec la division Augereau. L'armée s'établit , la gauche en avant d'Arcole , la droite à San-Gregorio où elle passa la nuit.

Alvinzi , fatigué d'une lutte aussi longue et aussi pénible , forcé dans cette dernière journée à quitter le champ de bataille après avoir perdu beaucoup de monde , désespérant de forcer jamais l'armée française dans un terrain si favorable à la défensive , prit enfin la résolution de se retirer le 18 à Montebello. Il paraît que le manque de nouvelles sur l'issue des attaques de Davidowich , fut un des principaux motifs qui le déterminèrent à la retraite.

Retraite
d'Alvinzi.

Cette bataille de soixante-douze heures est sans contredit une des plus remarquables de la guerre. Les efforts furent également honorables pour les deux partis , et leur perte grande ; on estima celle des Autrichiens de 7 à 8 mille hommes tués , blessés ou prisonniers. Celle des Français n'a pas été indiquée ; on l'a exagérée en la calculant d'après le nombre des officiers-généraux qui s'y sacrifièrent pour enlever les troupes , et qui se trouvant à leur tête dans un combat de chaussée , devaient

nécessairement être les premières victimes. Outre ceux dont nous avons fait mention, dans cette troisième journée, les généraux Robert et Gardanne furent blessés, et l'adjudant-général Vandelin tué.

A peine Bonaparte eut-il la certitude qu'Alvinzi se retirait sur Vicence, pour se lier sans doute par les gorges de la Brenta, avec Davidowich, qu'il résolut de se porter sur ce dernier afin de l'accabler. Mais tandis que les deux armées principales se battaient avec tant d'acharnement dans les marais d'Arcole, les affaires avaient pris une tournure différente sur les bords du lac de Garda, et la présence de Bonaparte y devenait très-nécessaire.

Opérations
en Tyrol.

Dès le 10 novembre, Davidowich se trouvait en mesure d'attaquer le général Vaubois avec toutes ses forces; loin de profiter de cette circonstance, il les divisa sans aucun but raisonnable : le corps de Laudon s'étendait à droite vers Condino et Tione; la brigade Ocskay était en intermédiaire vers Brentonico et Mori, pour communiquer avec lui; il occupait aussi Avio, Valfreddo et Lessago. Le corps de bataille campait vers Seravalle, et l'avant-garde près d'Alla.

La droite
des
Autrichiens
s'empare
de Rivoli.

Enfin, après huit jours d'une inaction inexécutable, Davidowich attaqua le 16 novembre la division Vaubois sur les hauteurs de Ferrara et de la Corona : après deux engagements assez vifs,

les brigades Laudon et Reuss débouchèrent le 17 dans la vallée de Caprino, tandis qu'une troisième colonne passait l'Adige vers Croara, pour enlever le plateau de Rivoli. D'un autre côté, Wukassowich s'avancait avec une 4^e brigade par la grande route de Vérone, sur la Chiusa. Les Français menacés d'être tournés, et forcés à la retraite, d'abord sur Rivoli, puis ensuite sur Campara, ne l'exécutèrent pas sans quelque perte : leur arrière-garde fut entamée, et le général Fiorella fait prisonnier avec 7 à 800 hommes.

A la suite de ce succès qui eût été décisif le 13 ou le 14 novembre, et ne servait plus qu'à compromettre le corps victorieux, Davidowich s'avança le 18 jusqu'à Castel-Novo et Passago, poussant des partis jusqu'à Vérone : il resta deux jours dans cette position, sans doute de crainte de s'engager avant d'avoir des nouvelles de son général en chef. Vaubois se retira derrière le Mincio, en passant par Campara et Peschiera.

Elle débouche contre Vérone et Peschiera.

Dès que Bonaparte fut informé de cet événement, il résolut de profiter de la faute des généraux ennemis, pour accabler le corps de Davidowich avec toutes ses forces, s'il osait tenir dans sa position. On se contenta donc de faire suivre Alvinzi sur Vicence, par la réserve de cavalerie. Masséna repassa le 18 novembre sur la rive droite de l'Adige, et prit la route de Villa-

Bonaparte se jette sur elle.

Franca, pour s'y rallier à Vaubois, qui reçut l'ordre de s'y rendre en traversant le Mincio à Borghetto. Leurs divisions devaient attaquer l'ennemi de front, tandis qu'Augereau déborderait sa gauche en se portant de Vérone sur San-Martin et la vallée de Panthena, par laquelle il devait gagner ensuite les hauteurs de Santa-Anna, et descendre dans la vallée de l'Adige vers Dolce, pour couper toute retraite aux Autrichiens.

Davidowich
accablé à
son tour
rentre
en Tyrol.

La mise en action du gros de ses forces sur cette partie isolée de l'armée ennemie, aurait procuré au général français un succès éclatant, si la division autrichienne informée dans la journée du 19, de la retraite d'Alvinzi, ne s'était hâtée de regagner les montagnes; mouvement qu'elle n'exécuta pas sans une perte très-sensible; les régimens de Lehrbach et de Lattermann furent atteints à Campara, et en partie détruits, surtout le premier, dont un bataillon entier fut coupé.

Le général Joubert poussa jusqu'auprès de la Corona et de Preabocco; Masséna et Vaubois s'arrêtèrent à Castel-Novo. De son côté, Augereau ayant chassé un parti des hauteurs de Santa-Anna, lui fit quelques centaines de prisonniers, brûla deux équipages de ponts, et occupa la position importante de Dolce.

La promptre retraite de Davidowich dans les montagnes, ôta tout espoir de l'entamer plus

sérieusement. D'un autre côté, Alvinzi, informé des succès que son lieutenant avait obtenus le 17, sur la division Vaubois, et de la marche de celle d'Augereau, craignit avec raison de voir sa droite bientôt accablée; résolu de la soutenir, il détacha quelques bataillons dans les montagnes de Molare, et s'avança de nouveau jusqu'à Villanova: mais Bonaparte revint aussitôt sur ses pas, et se disposa à déboucher de Vérone.

Alors Alvinzi, dont tous les mouvemens étaient déjoués par la rapidité de son adversaire, se décida à rester sur la Brenta, où son armée prit des cantonnemens pour se refaire. La gauche s'établit à Padoue, le quartier-général à Bassano, la droite se prolongeant vers Trente, se lia au corps de Davidowich.

Par suite du défaut d'ensemble, inévitable dans toutes les entreprises compliquées et exécutées par des parties isolées qui n'ont aucune communication directe entre elles, Wurmser était resté tranquille dans Mantoue, quand on se battait pour le délivrer, et tenta, comme il en était convenu, une sortie le 23 novembre, lorsque la retraite de toutes les colonnes d'Alvinzi ne pouvait que rendre cette opération désastreuse. En effet, le général Kilmaine, dont la présence devenait inutile à Vérone, était déjà retourné devant Mantoue avec les troupes momentanément retirées du blocus, et après un

Wurmser
tente une
sortie
tardive.

combat assez vif, il obligea les Autrichiens à rentrer dans la place.

Observations.

On voit par le récit de ces événemens de quel prix le temps est à la guerre, et combien le retard des attaques de Davidowich fut fatal aux Autrichiens. Il est inconcevable en effet que ce général soit resté huit jours dans l'inaction devant Vaubois à Rivoli. Il n'avait rien à espérer de ce délai; car il ne pouvait qu'accroître les obstacles, en donnant aux Français le temps d'améliorer leurs moyens de défense. Sa grande supériorité numérique lui faisait une loi de poursuivre ses attaques sans relâche; car, enfin il n'ignorait pas qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain lorsqu'il s'agit de profiter d'un succès. S'il avait forcé Rivoli et débouché par Polo sur Vérone le 12, tandis qu'Alvinzi y marchait par Villanova et Caldiero, il est probable que les affaires eussent pris une tournure toute différente.

Enfin, le défaut de concert entre des corps partant de bases différentes, pour marcher vers un point central occupé par une masse ennemie supérieure à chacun d'eux, fut la cause première des désastres qui accablèrent les Autrichiens, en fournissant à Bonaparte l'occasion d'employer avec succès sa manœuvre favorite.

Après ces sanglans combats, les armées prirent un repos dont elles avaient également be-

soin, mais qui n'était que le précurseur des efforts qu'on allait faire de part et d'autre pour décider enfin du sort de Wurmsér et de l'Italie. Avant d'en rendre compte, nous allons nous reporter un instant sur le Rhin, et examiner les opérations qui terminèrent la campagne sur cette ligne.
